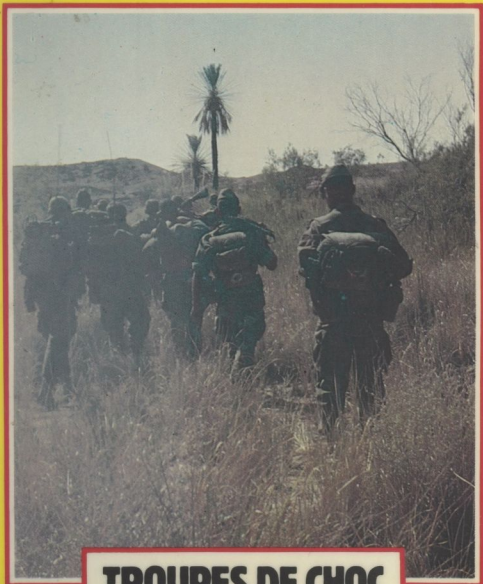




JEAN POUGET

BATAILLON R.A.S.



TROUPES DE CHOC

BATAILLON
R.A.S.
ALGÉRIE

611
0485

EL 8°2
15
(2105)

BATAILLON
R. A. S.
ALGERIE

(201)

JEAN POUGET

92

102

BATAILLON
R.A.S.
ALGÉRIE

PRESSES DE LA CITÉ

DL-10.02-1984-03716

BATAILLON
R.A.S.
ALGERIE



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Les Presses de la Cité, 1981.

ISBN : 2 - 266 - 01332 - 7

FSSW 0227-1663

I

CONFIDENTIEL — PERSONNEL — OFFICIER GENERAL

En ce temps-là, l'armée française était en Algérie. Elle comptait quelque trois cents régiments ou bataillons d'infanterie et l'infanterie était, « comme en 14 », la reine des batailles. L'inspecteur de cette arme souveraine était le général de corps d'armée Malaguti, un beau soldat, au caractère ferme et au verbe haut. A l'automne 1956, il effectuait à ses qualités un voyage d'inspection des unités implantées sur le territoire algérien.

Le 8 octobre 1956, au matin, l'inspecteur de l'infanterie avait, suivant son programme, embarqué dans un petit avion Piper qui devait le transporter de Djelfa à Constantine où il serait reçu chez le général commandant le corps d'armée avec les honneurs des armes et de la table. Le pilote était un jeune sergent de l'A.L.A.T.¹, choisi pour sa dextérité sur le manche, sa prudence et sa tenue. Il avait tracé sur sa carte de vol une route de sécurité, pointant les terrains de secours dans cette région plutôt mal pavée et semi-désertique, sans parler des H.L.L. Sage précaution : une heure après le décollage environ, le moteur éternua à plusieurs reprises. Une poussière dans l'alimentation ? Un peu d'humidité dans le circuit d'allumage ? Mais toutes les lampes d'alerte étaient au vert. Les instruments de bord

1. Autant vous faire tout de suite au langage des sigles. Dans l'ordre : A.L.A.T. : Aviation légère de l'armée de terre. H.L.L. : Hors-la-loi. V.I.P. : Very Important Person, à bord d'un avion de transport. Dans l'armée française on appelait une « vîpe » tout passager d'un grade honorable.

indiquaient que tout fonctionnait normalement. L'altitude était de trois mille pieds, la visibilité bonne... Aucune raison de paniquer. Ce n'était en vérité qu'un incident banal, mais avec une V.I.P. à bord on ne saurait être trop prudent. D'autant plus que sur leur route s'offrait le terrain de secours d'Aïn Rich, avec un poste militaire porté sur la carte tenue à jour. Le petit pilote consciencieux décida de se poser, le temps de contrôler sa mécanique. En approche, il passa sur channel 16 (la fréquence réservée aux liaisons air-terre) et appela le poste... sans résultat car il n'était pas à l'écoute.

Dans ce cas, la procédure prévoyait d'effectuer un ou deux passages à basse altitude pour attirer l'attention des gens au sol et leur indiquer l'intention d'atterrir. A mille huit cents mètres de hauteur, on distinguait parfaitement le village avec ses toits plats, le carré des murailles du bordj coiffant une petite hauteur au nord, et immédiatement à l'est se détachant ton sur ton dans la plaine ocre, le long rectangle beige de la piste d'atterrissage. Elle était occupée par deux ou trois cents hommes qui semblaient disputer un match ou une corrida (une jeep jouant le rôle du taureau). Il fallait la faire dégager d'urgence. L'avion passa en rase-mottes, balança ses ailes pour indiquer, selon le code réglementaire, un atterrissage en « emergency ».

Les gars qui occupaient le terrain ne semblaient pas connaître le règlement ou s'en fichaient totalement. A chaque passage, ils saluaient joyeusement le Piper en agitant les bras et poussant des hourras.

Ayant épuisé les moyens de se faire comprendre, le pilote décida de se poser quand même. Devant l'hélice ronflante, la foule s'écarta en effet pour se refermer sur l'avion arrêté, moteur coupé... qu'ils bahutaient en le secouant en cadence et en guise de bienvenue ou de plaisanterie.

— Oh ! Eh ! Attention, cria le petit sergent. Arrêtez de chahuter l'appareil ! C'est fragile : de la toile et du bois !...

Il avait sauté à terre et tentait de repousser la horde. Il se fit bousculer, traiter de fayot, larbin, planqué et même une ou deux fois de « bourgeois capitaliste » ainsi qu'il le signala

dans son rapport. Pendant ce temps, le général Malaguti avait mis son képi à feuilles de chêne — prévu pour la cérémonie à l'arrivée — et s'efforçait de s'extraire de la place passager. Plusieurs mains s'offrirent à l'aider.

— Vas-y, pépé, donne ta pogne ! A ton âge, c'est quand même honteux de te faire faire ces acrobaties ! T'aurais ben droit à la quille, vingt dieux !

Ils étaient une bonne centaine, l'effectif d'une compagnie selon le rapport du pilote, vêtus avec une grande diversité de goût : pull-overs et chemises de couleurs vives, quelques burnous et djellabas locaux, coiffés de calots de différentes armes, de chapeaux de toile auréolés de sueur noire, de feutre ou de paille, quelques pièces d'uniforme militaire également. Pas agressifs vraiment. Plutôt rigolards.

Le général sentait la moutarde lui monter au nez et habituellement elle montait vite. Il se contint toutefois, le temps de reprendre pied sur la terre ferme et dans l'espoir que sa prestance, son képi, ses médailles, ses insignes de grade... en imposeraient à ces jeunes espègles et lui vaudraient les marques extérieures de respect.

— Oh, les mecs, v's'avez vu ! s'exclama un grand escogriffe, avec le plus pur accent de la banlieue parisienne. C'est pas un sac de courrier ! C'est un poireau¹ !

Le général essaya alors de donner de la voix qu'il avait puissante.

— Qui commande, là-dedans ?

— Te fâche pas, pépé, c'est pas bon pour tes artères, dit le grand escogriffe tout en prenant familièrement la manche du général pour compter les étoiles.

— ... Quatre, les mecs ! Quatre étoiles. C'est la première fois que j'en vois autant. On m'l'avait bien dit quand j'étais bleusaille, mais j'aurais pas cru !

— Si c'est une grosse légume, lança un autre individu dans la foule, y doit savoir quand c'est la quille ?

— Un officier, ordonna Malaguti. Appelez-moi immédiatement un officier !

1. Ce modeste légume, parce qu'il a la tête blanche et... le corps vert, désigne traditionnellement un général.

— D'accord, dit l'escogriffe conciliant, mais, avant, dis-nous quand c'est la quille pour nous ?

Une silhouette rondouillarde descendait en courant du bordj. Le capitaine Pothier, chef du poste, venait d'être prévenu de la visite impromptue d'une V.I.P. Jusqu'à cet instant il avait cru à une simple liaison Piper qui, une ou deux fois par semaine, leur apportait le courrier. Diplômé de l'Ecole des arts et métiers, officier du train des équipages, expert en multiples techniques et fabrications, cet excellent homme n'avait jamais imaginé avoir à commander un jour une compagnie de rappelés en campagne. A défaut d'imposer une discipline rigide, par sa compréhension, sa bonté naturelle et grâce à un caractère optimiste que trahissait sa silhouette de bon vivant il s'était fait estimer et aimer de ses hommes.

— Allez les enfants ! dit-il de son ton paternel. Vous n'avez rien à faire ici. Allez jouer ailleurs !

Et la horde, soudain indifférente à un incident qui avait un instant rompu la monotonie de leur vie à Aïn Rich, se dispersa sans insister. Le général en profita pour dire son fait au capitaine et déverser sur lui sa rogne.

« Je crois que, de ma vie, je n'ai pris une telle engueulade... confiait plus tard Pothier en racontant l'histoire. Je n'entendais pas les paroles exactes parce que j'étais inquiet. Le général était rouge brique et je craignais qu'il ne me fit un coup de sang. »

En intervenant, le pilote dégagea Pothier et sauva peut-être le général d'une crise d'apoplexie. Il s'était, comme on l'imagine, hâté de contrôler son moteur et proposa à son passager V.I.P. de continuer le voyage.

Interrompant son inspection, Malaguti rentra directement à Alger. Il refusa de rencontrer le général Lorillot. Mais, avant de prendre le premier avion pour Paris, de son hôtel il lui écrivit une lettre : *En quarante ans de service*, lui disait-il en substance, au cours d'une longue carrière riche en événements historiques — il citait entre autres les deux conflits mondiaux, les tranchées de 1915, les mutineries de 1917, des campagnes outre-mer, la déroute de 1940, les bandes de F.F.I. de 1944, etc. — *il n'avait jamais*

vu ça, subi une telle humiliation, un scandale dont il tenait pour responsable le général commandant la X^e région militaire...

A la lecture de ce poulet, Lorillot s'était montré plus étonné qu'offusqué. Il appela son adjoint et second, le général Loth dont il appréciait la sagesse, le bon sens et l'humeur toujours égale.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ? On aura eu vraiment tous les ennuis avec ces rappelés !

Six mois après le rappel des classes disponibles par le gouvernement Guy Mollet, l'optimisme initial soulevé par cette décision énergique était tombé. On commençait à avouer, dans l'intimité des états-majors, que le bilan de l'opération était lourdement négatif. Sous-encadrés et avec des « fonds de tiroir », équipés avec des matériels bons pour la réforme, organisés en dépit du bon sens, pas du tout préparés à leur mission, les bataillons de rappelés avaient subi des pertes inutiles sans faire progresser la pacification. Tout le monde n'avait qu'une hâte, les voir disparaître. Le rapatriement était planifié et allait commencer.

Dans le cas particulier du 228^e B.I. signalé par l'inspecteur de l'infanterie, le général Lorillot adopta la solution classique.

— D'abord vous allez me foutre à la porte le chef de corps de ce bataillon, et tout de suite !

C'était la partie négative de la solution et la plus facile à réaliser. La partie positive consistait à trouver un remplaçant. Or il s'avéra très vite que les officiers supérieurs, dans les conditions d'ancienneté et de disponibilité requises pour prendre le 228^e bataillon, avaient tous quelque empêchement rédhibitoire à faire valoir.

Il en est dans l'armée comme dans le vaudeville où le mari est toujours le dernier à savoir. Tout le monde, en Algérie, semblait connaître le 228^e bataillon d'infanterie et peu soucieux d'unir son sort au sien, hors le général Lorillot...

Ce fut son fidèle second qui trouva la solution... et « le pigeon » en la personne du chef d'escadrons Jean Marie¹.

1. C'est sous ce pseudonyme que Serge Groussard, écrivain et journa-

Le général Loth connaissait bien ce commandant pour l'avoir eu autrefois sous ses ordres. A trente-cinq ans, Jean Marie avait été l'année précédente le plus jeune capitaine inscrit au tableau exceptionnel pour le grade de chef d'escadrons. Il aurait été promis à une brillante carrière sans des sautes d'humeur périodiques par lesquelles il affirmait une personnalité « indépendante » pour ses amis, « anarchiste » pour la majorité de ses chefs.

Loth alla le chercher au 1^{er} de hussards parachutistes, régiment de reconnaissance de la prestigieuse 25^e division aéroportée, et, en toute modestie, la fine pointe du fer de lance de l'armée. Pour l'heure, le jeune commandant tenait garnison à Djidjelli, petite perle irisée sous un soleil immuable, sertie entre le saphir de la Méditerranée et l'émeraude des forêts de chênes-lièges de la Petite Kabylie. Avec son ciel bleu, ses plages d'argent, ses filles dorées, cette cité balnéaire était une agréable résidence d'été.

Mais, pour Jean Marie, l'été était fini !

liste, a désigné le chef d'escadrons dans ses reportages sur l'Algérie. Pour différentes raisons, il a paru opportun à l'auteur de reprendre ce nom de personnage.

II

L'HERETIQUE

La doctrine tue la vie.
(Bakounine)

Hôpital Bégin. Chambre 433. Octobre 1980.

— A Djidjelli, je m'ennuyais..., dit Jean Marie. L'ennui, c'est le premier mot qui me vient en mémoire quand je me souviens de cet été.

Vingt-quatre ans, presque jour pour jour, après le début de cette histoire, je l'avais retrouvé dans cette chambre de l'hôpital Bégin. Immobilisé sur une planche pour plusieurs semaines, il était livré à mes questions sans possibilité de fuite. Il allait devoir y répondre sans dérobade, ce qu'il refusait de faire depuis plus de vingt ans.

— Pourquoi ?... Parce qu'en vérité je n'aimais pas cette guerre. Je n'ai jamais aimé cette guerre d'Algérie. Pendant quatorze ans, depuis mon entrée à Saint-Cyr, j'avais toujours été volontaire pour faire la guerre : au maquis d'abord, dans les services spéciaux, à la 1^{re} armée, en Indochine d'un bout à l'autre. C'était mon métier et je l'aimais. Pour partir en Algérie j'ai attendu d'en recevoir l'ordre, comme un ou deux millions de jeunes Français rappelés ou appelés.

La chambre 433 donne sur le bois de Vincennes. Les frondaisons d'automne resplendissaient sous le dernier soleil de l'été. C'était beau comme l'agonie d'une civilisation...

— Cette guerre, je l'avais reconnue sous son camouflage d'opération de maintien de l'ordre, son vocabulaire de

C.R.S. et de basse police, dès que je l'avais entrevue une nuit de novembre 1954, à Alger.

Le paquebot mixte *Edouard-Branly* avait quitté Saïgon le 19 octobre à destination de Marseille. Ils étaient quatre à bord, quatre anciens du camp n° 1, libérés en septembre, grâce aux accords de Genève. Quelques jours après la Toussaint le bateau avait fait escale à Alger.

— Nous avons pris la même cabine. René Moreau, administrateur à Vinh le 19 décembre 1946, était le doyen et l'un des deux survivants à huit années de captivité chez les Viets. Au camp, pieds nus et vêtu de guenilles, on l'appelait encore Monsieur Moreau pour sa dignité. Le capitaine Planet avait été capturé sur la R.C. 4 en octobre 1950. Alain Bizard, le héros des Huguettes, et le meilleur combattant de l'armée française et moi-même, l'aide de camp du général commandant en chef, avons été capturés à Diên Biên Phu.

Ensemble, ils étaient les témoins des trois étapes de cette guerre vers la défaite. Ils s'étaient bien battus dans une guerre perdue et ils rentraient chez eux. Ils laissaient dans cette terre d'Indochine des camarades morts. Ils ramenaient des médailles, des cicatrices mal fermées sur le corps et, dans leur esprit, des questions sans réponses. Mais le gouvernement qui les avait engagés dans cette guerre les faisait rapatrier en première classe, sur un paquebot de luxe. Le temps de cette croisière ils avaient oublié leurs questions sans réponses.

Il faisait nuit quand l'*Edouard-Branly* fut amarré au quai. Un officier de la base militaire était monté à bord pour communiquer l'ordre du général commandant la X^e région militaire interdisant aux passagers de descendre à terre, par mesure de sécurité. Jean Marie reconnut le capitaine Journaud, un camarade du 3^e spahis en Allemagne... Ils l'interrogèrent et ce fut lui qui leur apprit les événements de la Toussaint, la surprise du commandant dépourvu de forces armées pour rétablir l'ordre.

— Nous avons eu très peur..., conclut Journaud. Mais c'est terminé. Hier, la brigade parachutiste de Ducourneau est arrivée de Pau. Ce matin, elle est partie pour les Aurès.

D'ici à quelques jours elle aura réduit les petits groupes de hors-la-loi...

A onze heures, quand les autres passagers furent couchés, Journaud leur signa un laissez-passer pour descendre à terre. « Il n'y a rien à voir, leur dit-il, mais si cela vous fait plaisir... »

— Ne vous attardez pas, leur dit le commandant du bateau. J'ai l'intention d'appareiller dès que j'aurai achevé mon chargement, dans deux heures environ.

Par la rampe du port, ils remontèrent à pied vers la ville déserte entre des façades aveugles, fermées sur une peur imprécise. Rue d'Isly une compagnie de tirailleurs marocains en tenue de campagne avait mis le quartier général en état de défense. Derrière des murettes de sacs de sable, des armes automatiques pointaient leur museau aigu par les créneaux de tir. Plus loin, la Grande Poste était ceinte de barbelées. La lueur des projecteurs de défense coulait sur les casques bleus des C.R.S.

Ils étaient revenus au bateau sans prononcer un mot.

— L'Algérie, ce n'est pas l'Indochine, leur avait expliqué l'officier de la base qui ne connaissait pas l'Extrême-Orient. Pourtant, ils avaient reconnu cette guerre... Et ils étaient las, meurtris, troublés !

« Dès cet instant je crois bien que nous avons entrevu la suite, que nous avons deviné la fin comme dans un mauvais roman policier. Mais nous refusions de voir... Nous étions des soldats de Péguy. Vous vous souvenez peut-être de ces vers cadencés comme une troupe au pas ?

*Nous ne savons plus rien de ce qu'on nous a lu
Nous ne savons plus rien de ce qu'on nous a dit*

...

Nous ne voulons plus rien que par obéissance.

M. Moreau se consacra à secourir les familles de ses anciens administrés victimes de la guerre. Bizard et Planet, à peine remis de leurs blessures, repartirent pour une autre guerre. Jean Marie n'avait pas grand-chose à faire et il n'avait jamais été très « obéissant ». Ses premières notes dans l'armée commençaient par ces mots : « Peu mili-

taire ». Il chercha à comprendre. Ce qui n'est jamais bon pour un militaire construit pour « obéir sans hésitation ni murmure ».

— Le simple fait de me poser des questions était déjà une faute. Je me sentais un peu en état de péché mortel. A Djidjelli, mes confrères bons militaires ont tout de suite senti l'odeur de soufre. Avec mille grâces et moult précautions on m'a isolé comme un contagieux. La solitude au milieu de la tribu est la pire... Je m'ennuyais !



Dès le premier briefing à Djidjelli, alors qu'il tenait l'es-trade en tant que chef du détachement précurseur de la 25^e D.A.P., il avait abusé de sa position pour attaquer, sur ce ton uni et grave qui ne faisait que mettre en relief son ironie... et parfois son insolence.

— Mon général, messieurs les chefs de corps... Après les quinze premières minutes de réflexion, dans le cadre de la mission que vous m'avez confiée, il m'est apparu avec l'éclat de l'évidence que l'armée française, et la 25^e division aéroportée en particulier, étaient aussi adaptées à leur mission de pacification... qu'une scie circulaire à une opération chirurgicale de la cataracte...

Parler de guerre tout crûment en Algérie, et à cette époque, était déjà le fait d'un esprit subversif. A Paris, en Alger et à Djidjelli, dans les décrets ministériels, les éditoriaux de presse, les notes de service de l'état-major, on disait « les événements d'Algérie ». Légalement il ne pouvait pas y avoir de guerre dans les départements français d'Afrique du Nord, donc il n'y avait pas de guerre. Partant, point d'ennemis mais des « hachellailles » — qui s'écrivait H.L.L., sigle de hors-la-loi, appellation officielle depuis l'Indochine — un adversaire hybride mi-carpe mi-lapin, politique et militaire.

— La chasse aux hors-la-loi et le maintien de l'ordre sont les fonctions normales de la police et de la gendarmerie. Par déduction, il faut donc conclure que le formidable corps expéditionnaire débarqué de métropole depuis le printemps 1956 n'est envoyé par le gouvernement que

pour prêter main-forte à la police locale et à la gendarmerie départementale. En toute logique, le général commandant la 25^e D.A.P. doit être placé sous les ordres du commissaire de police de Djidjelli, M. Andreani, un des gros actionnaires de la *Villa des roses*, dont le chiffre d'affaires a fait un bond prodigieux grâce aux « événements ». Démonstration par l'absurde admise par les mathématiciens en géométrie et probante en stratégie.

Au fond de la salle où se tenait ce briefing, à la place traditionnelle des cancre, les capitaines avaient poussé des gloussements de joie, vite étouffés pour pouvoir jouir de la suite.

— Pour une fois, la responsabilité de cette inadaptation n'incombe pas entièrement au manque d'imagination du haut commandement de l'armée, toujours en retard d'une guerre, poursuivait, imperturbable, le commandant Jean Marie. La cause fondamentale est l'absence totale de directives politiques du gouvernement, chargé de conduire la guerre. Le slogan de propagande « Algérie française » — qui date des années 30, je veux dire 1830 — ne peut en aucun cas suffire à définir une ligne politique et, a fortiori, une stratégie adaptée.

Au premier rang, le général n'était pas sûr de comprendre. En bon militaire, il n'avait jamais mis le pied dans le domaine politique. A côté de lui, le colonel du 1^{er} de hussards ne comprenait rien et, à tout hasard, souriait comme les capitaines car il avait l'esprit juvénile.

— Le gouvernement engage ses forces militaires sans savoir où il veut aller. Comme en Indochine, il pratique « la politique du chien crevé au fil de l'eau », pour reprendre l'expression du général Navarre à un ministre de la Quatrième, en juillet 1953, à Saïgon. L'armée, ne disposant pas de stratégie, ne peut adapter ni ses méthodes ni ses moyens à une mission précise. Hors d'une ligne politique directrice, les opérations militaires ne servent à rien. Les morts non plus !... De victoire en victoire nous volerons vers un nouveau Diên Biên Phu, avant d'avoir compris !

Le mot Diên Biên Phu avait déclenché un tilt dans la tête du général qui se rappela soudain qu'on était en Algérie et en 1956. Il mit un terme aux divagations de son chef de

détachement précurseur en le priant d'en venir à son propos : fixer aux unités de la division leur cantonnement.

L'esclandre avait eu lieu en milieu clos, strictement militaire, devant une majorité d'officiers supérieurs dont la discrétion était garantie. Le général était bon enfant. Il mit cela sur le compte de la jeunesse (trente-cinq ans, c'était trop jeune pour un officier supérieur... lui-même n'avait été nommé qu'à trente-neuf ans) pour pardonner officiellement au coupable... mais en tête à tête il engueula son colonel en lui demandant de tenir à l'œil ce commandant Jean Marie coutumier d'incidents regrettables.

Ce n'était pas la première fois de sa carrière qu'on avait à lui pardonner quelques frasques.

Ainsi, quand à sa sortie de Saint-Cyr, en décembre 1942, il avait délibérément choisi d'entrer dans le maquis (de faire la guérilla, une sorte de petite guéguerre !) au lieu de rejoindre en A.F.N.¹ « un bon vieux régiment » où, bien encadré, il eût pris de bonnes habitudes, la cavalerie avait pardonné cela comme une faute de goût. Après la libération de Paris on avait dû lui remettre (discrètement) la Légion d'honneur, avant de l'expédier à la 1^{re} armée, dans « un bon vieux régiment ». Bien encadré, il s'était comporté convenablement... avant d'être blessé.

Neuf mois plus tard, à sa sortie de l'hôpital, on l'avait de nouveau affecté dans « un bon vieux régiment »... où il avait « encadré » entre deux gifles un officier ancien, et à la popote, à la suite d'une réflexion bénigne de celui-ci : « Dans le maquis on ne peut pas dire que vous étiez tous des voyous... mais tous les voyous y étaient. » L'affaire avait été étouffée quand Jean Marie avait embarqué sur le *Félix-Roussel* pour rejoindre le corps expéditionnaire français en Extrême-Orient.

Comme lieutenant, puis capitaine, Jean Marie avait vécu avec passion cette guerre d'Indochine, des petites opérations de pacification en Cochinchine, quand tout paraissait gagné, à la bataille rangée de Diên Biên Phu quand tout s'était effondré. Il avait connu le confort intellectuel des grands états-majors bien huilés, et le désarroi moral du

1. Afrique française du Nord.

petit poste assiégé. La vie mondaine de Saïgon et la misère physiologique du camp n° 1.

L'effondrement, la défaite militaire, l'humiliation de la captivité avaient été pour lui et nombre de ses camarades l'occasion de réfléchir.

Dès le début de sa réflexion, Jean Marie avait fait une découverte lumineuse : « La guerre est la continuation de la politique. » On trouvait cette définition à la première ligne du paragraphe un, du chapitre premier du livre de Karl von Clausewitz : *De la guerre*, la bible des stratèges. Tout le monde savait cela. Jules César, les commissaires de la République aux armées de l'an I, Clemenceau quand il disait que « la guerre était une chose trop sérieuse pour être confiée aux militaires »...

Avant cette nuit de décembre 1954, où dans sa chambre du Val-de-Grâce Jean Marie avait repris le livre de Clausewitz, il avait lu et entendu cent fois cette petite phrase sans la comprendre. La politique, ce n'était pas son affaire ! Durant toutes ces années où il se battait contre un ennemi insaisissable, où il se débattait dans les arcanes ténébreuses de la guerre révolutionnaire, elle était là, à la première page du livre, la clé du problème ! Les stratèges occidentaux semblaient l'avoir oubliée quand les stratèges marxistes, d'Engels à Mao, l'avaient adoptée, quasiment accaparée et victorieusement appliquée.

Une idée n'a aucune réalité tant qu'elle n'est pas matérialisée par des mots écrits. Sur son cahier il avait noté :

Théorème : Le Vietminh a gagné la guerre parce que ses opérations militaires, succès et échecs, suivaient rigoureusement une ligne politique clairement tracée et fermement imposée.

Corollaire : La cause première de la défaite du C.E.F.E.O.¹ a été l'incapacité congénitale de la IV^e République à concevoir et à imposer une politique correcte en Indochine.

A partir de là, la réflexion de Jean Marie le faisait pénétrer dans le domaine, interdit aux militaires, de la politique. Dès qu'il eut l'audace de franchir la ligne, une évidence lui

1. Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient.

apparut : le pouvoir civil, structurellement instable et faible, n'avait ni les moyens de concevoir une politique algérienne, ni l'autorité pour l'imposer. En Afrique du Nord comme en Extrême-Orient la même cause produirait les mêmes effets désastreux.

Ces effets, Jean Marie croyait les observer déjà à l'état de germes. Le P.C. du régiment s'était installé à une vingtaine de kilomètres de Djidjelli, à Dupleix, une de ces petites communes mixtes où cohabitaient pacifiquement les deux communautés, des petits fermiers de souche européenne et des petits fermiers de souche musulmane. Au café maure, les « petits Blancs » jouaient au tchi-tchi avec leurs confrères « indigènes », discutaient de la sécheresse, du prix des agrumes et de la récolte du liège. A la fraîche, devant l'église ou la mosquée, les anciens combattants de la 1^{re} armée s'affrontaient à la pétanque en évoquant leurs souvenirs de la campagne d'Italie ou s'injuriaient en bônois, un dialecte plein de saveur dans les images et de vigueur dans les gestes. Le garde champêtre kabyle et une paire de gendarmes français suffisaient à maintenir l'ordre, sinon à résoudre les contradictions internes de cette société multiraciale.

Un matin de l'été 1956, les hussards arrivant de Tarbes débarquèrent à Dupleix avec le colonel, l'étendard, ses trompettes, ses camions, ses blindés et l'assurance de celui qui détient la force pour imposer le droit. Pour loger l'état-major on réquisitionna l'école. On l'entoura d'une murette de protection et d'une couronne de barbelés en isolant le colonel et ses officiers de la population.

« Bercheny » était un régiment de tradition bien encadré, discipliné et respectueux des lois. Le petit hussard payait son anisette au bistrot, ses emplettes chez l'épicier mozabite, respectait l'église, la mosquée et les femmes voilées. Point d'exactions ! Ce n'était ni des mercenaires ni des rappelés. Pourtant la présence de cette garnison modifia imperceptiblement l'équilibre de la double société. Par fierté patriotique, le « petit Blanc » — le hussard était de sa race — se sentit gonfler pour devenir un « gros colon », sûr de lui et dominateur. « L'indigène » prit conscience de sa condition de « colonisé » et de sa solidarité avec une poi-

gnée de jeunes excités qui se cachaient dans le djebel : les fellaghas.

En juillet, un dépôt de liège fut incendié ; un garde forestier trouvé égorgé dans sa maison des bois. Le garde champêtre disparut. Une grenade explosa au café maure que les clients de souche européenne désertèrent. Un lieutenant rappelé fut tué dans une embuscade sur la route d'El Milia. Le colonel décréta un couvre-feu pour apaiser la colère des « petits Blancs » qui l'accusaient de faiblesse envers les « melons » qui « ne comprennent que la force ».

A chacune de ses liaisons au P.C., le commandant Jean Marie observait la dégradation de la situation. Ses remarques étaient prises pour des critiques stériles, du mauvais esprit. On l'avait, tout de suite après le premier briefing, écarté des responsabilités opérationnelles en lui donnant les fonctions de chef du service auto et de la base arrière du régiment à Djidjelli (P.C. de la division)... un emploi de figuration bureaucratique et mortellement ennuyeux.

Tenu à l'écart, il s'était lui-même mis en marge. Il avait renoncé à bénéficier d'une chambre d'officier supérieur réquisitionnée au *Casino de la Plage*, et de sa place à la table des O.S.¹ au mess de garnison.

Jean Marie logeait en ville, dans une chambre de location aux murs blanchis à la chaux et aussi dépouillée qu'une cellule monastique. Il prenait ses repas dans une auberge du port tenue par un Bônois truculent à la table des pensionnaires : Pérez, moniteur de l'aéro-club et pilote d'avion-taxi, Mariani, un vieux pêcheur de bonites, Aït Ahmed, contremaître d'un liégeur, un Kabyle rouquin, vétéran des campagnes de Tunisie, d'Italie, de France et d'Allemagne, qu'il racontait volontiers à l'heure de l'anisette.

Le commandant Jean Marie accomplissait strictement les devoirs de sa charge en signant deux fois par jour le courrier du service : les mornes états de matériels, les comptes rendus de pertes, les demandes de pièces détachées, etc. Chaque soir à 23 heures, suivant la consigne

1. Officier supérieur... Mais je pense que vous n'aviez pas pris le sigle O.S. pour Ouvrier spécialisé !

prescrite par le major de garnison, il faisait une visite d'inspection à la *Villa des roses*. Quand le patron maltais était là — il gérait plusieurs établissements en Algérie — la sous-maîtresse débouchait une bouteille de bourgogne et le « mac » lui confiait ses soucis.

— Avant les événements (lui aussi employait l'euphémisme), on pouvait avoir une femme pour dix briques. Rien qu'à l'annonce du rappel des classes disponibles par Guy Mollet, le prix il a doublé d'un coup, dis ! Y'a trop d'investissements maintenant ! Ils devraient faire attention.

Pour combler le vide de ses journées, Jean Marie pratiquait la pêche sous-marine dans les rochers au bout de la jetée.

L'été avait passé, lui laissant dans l'âme un arrière-goût d'ennui amer et poisseux. Il avait tardé à prendre une décision, espérant malgré tout un miracle. Il se décida brusquement à la mi-octobre. Un jour de pluie d'automne il remplit les blancs de l'imprimé modèle 16 pour « solliciter un congé sans solde », du ministre de la Défense nationale, la façon la plus discrète de quitter l'armée.

Jamais plus qu'à cet instant où il signa sa demande, il n'avait senti combien il était marqué par sa livrée. Combien belle et légère lui paraissait la servitude de militaire comparée à celle de l'argent, lourde et sale contrainte qui, dans la société des civils, mesure la réussite ou l'échec ! Chez les pékins, il serait toujours un défroqué.

Il n'avait pas perdu la foi. Simplement il ne pouvait plus adhérer à certains dogmes, refusait d'accomplir certains rites à ses yeux vides de sens. En bonne théologie il était hérétique et relaps. Quitter l'Eglise était une question de conscience, un point d'honneur. Ce n'est pas si facile d'abandonner la sécurité matérielle du cloître ! La contraction qui lui serrait l'estomac était-elle de l'angoisse ?

Jean Marie était pressé d'en finir. Pour accélérer la transmission par la voie hiérarchique, il expédia un double de sa demande au général Loth, son ancien chef qui lui avait constamment manifesté des sentiments d'estime et de confiance, quelque chose comme de l'amitié. Adjoint au général commandant supérieur en Algérie, Loth était en

mesure de faire aboutir rapidement sa requête auprès du ministre.

La réponse arriva plus tôt que prévu, par un télégramme qui tomba en urgent sur le télex de la division, dans l'après-midi du dimanche 22 octobre.

Expéditeur : Génésuper. Texte. Chef d'escadron Jean Marie se présentera lundi 23 octobre onze heures à général commandant supérieur en personne STOP Tenue numéro un STOP Transport par moyen aérien à la charge 25^e D.A.P. STOP signé LOTH stop et fin.

Le motard du service auto lui apporta le T.O. vers 6 heures. Sur le bordereau de transmission, l'officier de permanence de la division avait précisé : *Un Piper sera mis à la disposition de l'intéressé le 23 octobre à 7 heures, pour le transporter à Alger-Maison-Blanche.*

Depuis le matin le ciel était couvert, la mer grise, le temps trop frais pour la pêche sous-marine. Jean Marie avait prolongé sa sieste en lisant *le Jardin des roses*, un recueil de poèmes arabes de Saadi.

En lisant le T.O. il n'eut pas le moindre doute. C'était le départ sans retour. Cette convocation urgente lui épargnait les visites et autres adieux officiels et odieux. Il boucla ses cantines qui le suivraient plus tard.

Quand il annonça son départ au bar de l'auberge, Mariani alla chercher un panier de pageots pris le matin à la palangrote et les fit griller sur de la braise vive. Pérez choisit un vin blanc sec et fruité élevé dans son village natal, en Oranais. Le tenancier offrit une tournée d'anisette aux pensionnaires. Le commandant paya le champagne au dessert. Il insista pour en offrir une coupe à Fatma, la petite servante kabyle aux yeux tristes de gazelle en cage. Surprise par l'alcool pétillant qu'elle buvait pour la première fois de sa vie, elle versa quelques larmes. Les seules de cette soirée d'adieu aux armes.

III

MUTATION BRUSQUE

Ronronnement régulier du moteur, balancement berceur, griserie de l'espace bleu et une sorte d'émerveillement ingénu qui le faisait encore rêver, nulle part il ne dormait mieux qu'en avion. Ce matin-là au lyrisme du vol s'ajoutaient les conséquences d'une nuit courte et les effets d'une franche gueule de bois. Grâce à cette aptitude particulière et au trajet qui durait trois heures le chef d'escadrons Jean Marie avait récupéré, quand dix minutes avant l'heure H, il se présenta au général Loth, en tenue n° 1 et le teint clair.

— Vous avez l'air en forme..., constata le général qui en paraissait satisfait. Un peu en avance. Mais allons voir si le patron peut nous recevoir tout de suite.

Il s'était levé pour signifier, avec son sourire le plus hermétique, qu'il n'y aurait pas d'entretien préliminaire.

C'était la première fois que Jean Marie rencontrait le général Lorillot, commandant supérieur interarmées en Algérie (C.S.I.A.). Ce fut aussi la dernière. Il n'en devait connaître qu'un buste émergeant au-dessus d'un vaste bureau dans le créneau entre deux piles de dossiers austères. Après avoir salué, le commandant demeura au garde-à-vous à six pas, tandis que le grand patron l'examinait rapidement de la tête aux pieds.

Contrairement à ce que pourrait laisser entendre le mot, aucun uniforme ne ressemble à un autre. Avec ses galons, insignes, rubans et fanfreluches diverses, la tenue n° 1 constitue une véritable fiche de renseignements individuelle, pour qui connaît le symbolisme. Lorillot connaissait

le code. Jean Marie aurait pu traduire sa pensée en clair.

« Présente plutôt bien. L'air robuste... La coupe de la vareuse, la tombée du pantalon... l'uniforme porte à coup sûr la griffe d'un bon faiseur... Ecusson 1^{er} de hussards... Brevet para... Légion d'honneur, croix de guerre diverses... Campagnes classiques : France, Allemagne, Indochine... »

Il conclut à haute voix : « L'a l'air bien jeune ! »

Le petit père Loth s'était discrètement placé en retrait comme pour bien marquer qu'il n'était pour rien dans la suite des événements. Il ne répondit pas.

— Mais si vous le garantisiez ? enchaîna Lorillot.

Toujours le silence du côté de Loth... Le temps d'un soupir qui pouvait aussi bien dire, « on n'a pas le choix », le général Lorillot s'adressa au commandant :

— Alors c'est d'accord ! Vous prenez votre commandement immédiatement. Et en se tournant vers son adjoint : Au besoin, demandez à l'aviation de le larguer en parachute.

Il s'était replongé dans son dossier. L'entrevue était finie. Loth amorçait un repli vers la porte. Jean Marie n'avait pas bougé un cil. Une horrible tentation lui montait à la tête comme un coup de gnole à jeun : « Avec tout le respect que je vous dois, mon général, votre commandement... vous pouvez vous le mettre au cul. Je ne suis plus dans l'armée... » Il s'entendit dire : « Puis-je vous demander, mon général, de quel commandement il s'agit ?... » Simple curiosité de sa part !

Lorillot leva un œil surpris.

— Comment ? Loth, vous ne l'avez pas mis au courant ?

— Je vous ai laissé ce soin. Si vous lui donnez carte blanche comme il en a été question, il est indispensable qu'il tienne sa mission de votre autorité... Ne serait-ce que pour aplanir quelques difficultés administratives. Il n'a que six mois de grade de commandant et il prend les fonctions d'un lieutenant-colonel, avec les responsabilités d'un chef de corps.

— C'est juste, reconnut Lorillot. Vous prenez le commandement d'un bataillon d'infanterie formant corps... C'est un bataillon implanté dans le Sud algérois, du côté de Bou-Saâda... Peu importe le numéro. Je vous demande de

reprendre en main cette unité. D'après le général Loth qui vous connaît, vous en seriez capable.

— Surtout si on lui donne quelques cadres, enchaîna Loth fort à propos.

Lorillot posa son stylo qu'il n'avait pas lâché, écarta le dossier qu'il étudiait d'un geste agacé.

— Bon ! Autant en finir tout de suite avec cette affaire. Appelez-moi le chef d'état-major¹ !

Celui-ci était un colonel plein, ce qui veut dire qu'il attendait ses étoiles comme une jeune femme son premier bébé, avec mille petites précautions attendrissantes qui le rendaient timoré et ridicule.

— Il prend le bataillon de rappelés... celui dont nous avons parlé...

— Le 228^e, s'empressa de dire le colonel pour montrer qu'il connaissait sa leçon par cœur.

— Je tiens à régler cette affaire immédiatement. Pour son affectation vous traiterez avec Paris par T.O. urgent. Et surtout que la D.P.M.A.T.² ne nous soulève pas d'objections saugrenues comme l'âge ou l'ancienneté dans le grade ! Ils n'ont pas été fichus de nous trouver quelqu'un, alors qu'ils nous foutent la paix !

Le colonel en grossesse d'étoiles regardait le commandant avec une fausse sympathie, ignorant encore la nature de ses rapports avec le patron. Entre deux phrases du général il trouva le temps de glisser à tout hasard : « Félicitations !... Chef de corps à votre âge !... Bravo ! »

— Vous le prenez en charge tout de suite, continuait le général. Faites-le briefier. Trouvez-lui deux ou trois officiers et une demi-douzaine de sous-officiers pour renforcer son encadrement... Et vous me le faites larguer cet après-midi sur son bataillon... Merci, messieurs !

Dans le couloir, Jean Marie dut courir pour rattraper Loth qui filait à l'anglaise.

1. Le chef d'état-major en titre était alors le colonel Archambeau, pour lequel Jean Marie éprouve une franche admiration. Pour une raison inconnue, il était, à cette heure de l'histoire, absent ou occupé ailleurs. Ce fut son premier adjoint qui se présenta à l'appel du général Lorillot.

2. Direction des personnels militaires de l'armée de terre.

— Vous m'avez trahi, mon général !... Ma demande ?

— Elle est toujours dans mon tiroir... En instance...

Nous en reparlerons plus tard. Bonne chance !

Dans son sourire il y avait une sorte de complicité chaleureuse, comme un clignement d'œil qui disait : « Hein ! On les a bien eus ! »

— Allons dans mon bureau, lui dit le colonel chef d'état-major, d'une voix suave. Puis en l'invitant à pénétrer : Vous connaissez le général Lorillot depuis longtemps ?

Jean Marie prit la phrase pour une question et répondit :

— C'est la première fois que je le vois.

— Ah bon ! fit le chef qui aussitôt fit appeler le sous-chef.

Dans les cinq minutes qui suivirent Jean Marie fut entraîné des sommets de la hiérarchie dans les basses couches de l'état-major...

Dans la salle des cartes, un capitaine du 3^e bureau lui montra dans l'extrême sud de l'Algérois, tout à fait au bas de la carte, un minuscule triangle noir : Bordj de l'Agha, dans l'immensité ocre. Les cours d'eau étaient tracés en pointillé bleu, les chemins en pointillé rouge, les limites du quartier en pointillé noir.

— La mission de ce bataillon..., le 228^e, est double. En tant que bataillon territorial, responsable du quartier de Bordj de l'Agha vous dépendez du secteur de Bou-Saâda, zone d'Aumale, division de Médéa, corps d'armée d'Alger. D'autre part, vous êtes à la disposition du C.O.S.A. pour les opérations dans son territoire d'action...

Evidemment, le commandant ne connaissait pas le C.O.S.A.

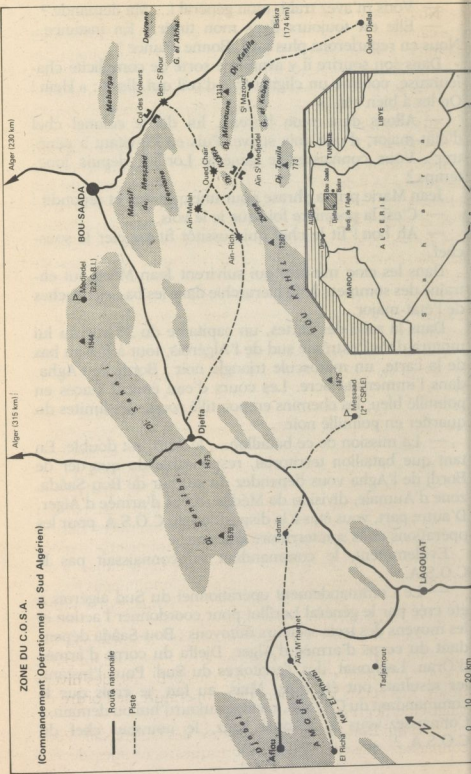
— Le Commandement opérationnel du Sud algérois a été créé par le général Lorillot pour coordonner l'action et les moyens des trois secteurs mitoyens : Bou-Saâda dépendant du corps d'armée d'Alger, Djelfa du corps d'armée d'Oran, Laghouat, des Territoires du Sud. Pour l'instant, les résultats ont été nuls. Mais, au fait, je crois que le commandant du C.O.S.A. change aujourd'hui ou demain... Connaissez-vous le colonel Katz, le nouveau chef du C.O.S.A. ?

ZONE DU C.O.S.A.

(Commandement Opérationnel du Sud Algérien)

— Routes nationales

- - - Piste



Non ! le commandant n'avait pas l'heur de le connaître. Le capitaine de B/3 en marqua une pointe de surprise mais comme il était pressé il laissa sa place au capitaine du 2^e bureau qui venait d'entrer.

Avant d'aborder le renseignement sur l'ennemi qui était son propos, celui-ci lui proposa un rapide tour d'horizon géographique.

— Pour s'en tenir à la définition classique du désert qui commence là où mûrit la datte, Bou-Saâda a usurpé sa réputation de première oasis saharienne. La datte en effet ne mûrit pas avant Tolga. Pourtant, avant d'arriver, par la nationale 20, vous pourrez observer dans le paysage les formes caractéristiques du relief désertique : buttes tabulaires, ruiniformes, hamada pierreuse et dunes de sable.

Bordj de l'Agha se trouvait en gros au centre d'un haut plateau de l'Atlas saharien, à mille mètres d'altitude en moyenne, encadré par deux chaînes de montagnes, les monts du Zab et le djebel Bou Kahil au sud — dont les crêtes marquaient la frontière administrative des Territoires du Sud, du Sahara — et, au nord, les monts des Ouled Nail, avec en particulier le massif boisé du Messaad, dernière forêt (en pointillé vert) avant le désert.

— Hors quatre ou cinq bourgades de sédentaires, à la fois points d'eau et petits marchés agricoles, telle Aïn Rich où sont détachées deux de vos compagnies, ce quartier — le plus vaste d'Algérie en superficie — est parcouru par des tribus de pasteurs nomades, selon des itinéraires saisonniers et traditionnels. Au printemps, les troupeaux de moutons remontent jusqu'aux portes de la Mitidja, pour prendre de la graisse et être vendus. A l'automne, ils redescendent vers le sud, à la poursuite des nuages de pluie, jusqu'à Touggourt pour quelques-uns.

Le capitaine du B/2 était un officier d'état-major de vocation. Il aimait parler, construire un exposé. Il lui parla encore du climat continental, des étés brûlants, des hivers froids, des écarts journaliers de température de l'ordre de vingt-cinq degrés...

— Enfin Bou-Saâda est la capitale des Ouled Nail. Vous connaissez sans doute les pittoresques coutumes de ces

gens?... Il eut un sourire égrillard. Elles sont pourtant célèbres. Les jeunes filles sans fortune doivent gagner leur dot de mariage en se prostituant. Elles exposent leurs économies ainsi gagnées, sous forme de pièces d'or et bijoux cousus sur leur robe de mariage. A Bou-Saâda plusieurs établissements sont spécialisés dans ce genre de spectacle, les danses des Ouled Naïl sont un des facteurs du succès touristique de cette oasis.

Sur l'ennemi, l'organisation de la rébellion, l'importance des bandes de H.L.L., etc., le capitaine se montra moins enthousiaste.

— Nous savons que cette région relève de la wilaya 6, la wilaya saharienne. Le chef serait, selon des rumeurs non confirmées, un certain Si Ziane, une sorte de marabout, un saint homme qui prêche la djihad, la guerre sainte contre le roumi infidèle... Une sorte d'anachronisme pour les révolutionnaires du F.L.N.

Il feuilletait les pièces de son dossier avec une moue sceptique.

— En fait, tous ces renseignements sont classés X/0, source et valeur inconnues. Le personnage anachronique de Si Ziane pourrait aussi bien être légendaire... Ce qui du reste serait plutôt mon opinion !

A ce moment, le capitaine de B/3 revint dans la salle fort opportunément. Il avait juste une information à transmettre au commandant. L'armée de l'air avait refusé sèchement la mission demandée. Jean Marie ne serait pas parachuté cet après-midi comme prévu. Demain matin, il devrait lui-même téléphoner au bureau d'appui aérien pour savoir si la mission était ou non acceptée.

Au 4^e bureau, on se contenta de lui faire remettre par le chef du secrétariat une fiche d'informations sur le 228^e B.I. établie la semaine précédente à l'attention du général Lorillot. Le commandant eut le loisir d'en prendre connaissance sur un coin de table, dans le bureau des secrétaires, à l'heure du déjeuner.

« En mai 1956, lors de son arrivée en X^e R.M., le 228^e B.I. a reçu le complément de dotation en matériels pour l'aligner sur le T.E.D.P. 507-107, disait la fiche en préambule... Ce bataillon n'ayant pratiquement jamais fourni les

pièces périodiques prescrites pour rendre compte de l'entretien et de la disponibilité des matériels, il est difficile de donner avec précision l'état de ses dotations initiales. » Après diverses considérations, et par déduction, le rédacteur concluait que « cet état de disponibilité ne pouvait être bon »...

Au paragraphe Intendance, une note incidente apprit à Jean Marie que « le colonel commandant le C.O.S.A. avait interdit l'accès de la ville de Bou-Saâda aux hommes du 228^e B.I., à la suite des désordres provoqués par les susdits, lors de leur premier convoi de ravitaillement en cette ville. A ce sujet la fiche conseillait de se référer à une annexe III. Mais l'annexe en question avait été retirée de la copie présentée au nouveau chef de corps... « En conséquence de cette décision, les postes de Bordj de l'Agha et d'Aïn Rich ont été alignés à dix jours de vivres en conserves ou en rations de combat. D'autre part, ils sont ravitaillés en vivres frais par parachutage, à raison de deux fois par semaine, selon les disponibilités de l'armée de l'air. »

Son propre parachutage ayant été « ajourné », Jean Marie avait tout l'après-midi pour traiter avec le 1^{er} bureau les problèmes d'effectifs et d'encadrement de son bataillon. Il était à peine 14 heures quand il se présentait au chef de la section Personnel qui l'attendait. C'était un lieutenant-colonel de tirailleurs avec une jambe de bois. Il avait laissé l'autre, la jambe initiale, en Italie, sur un piton du côté de Monte Cassino, avec une partie de ses illusions de jeune lieutenant et de ses ambitions. Inapte définitif à l'infanterie, il s'était résigné à tenir cet emploi de comptable aux effectifs.

— Je vous ai fait préparer cette table dans mon bureau. Vous y serez plus à l'aise pour consulter les dossiers des personnels et vous pourrez ainsi me poser des questions. Dès ce matin, j'ai demandé par téléphone au commandant du train en Algérie de communiquer d'extrême urgence la liste des officiers et sous-officiers immédiatement disponibles pour être affectés au 228^e B.I.

— Le train ?

— Ah ! Je vois ! On ne vous a pas encore dit que le 228^e

bataillon est composé de rappelés encadrés par des personnels du train !

Le train des équipages, créé par Napoléon pour ravitailler la Grande Armée, est une arme de noble origine et de grande utilité. Par ses groupes de transport, ses compagnies muletières, ses sections de ravitaillement par air, etc., le train assure les transports tactiques et logistiques des armées en campagne. Ses compagnies de circulation routière règlent les mouvements sur les itinéraires qui alimentent le champ de bataille. Ses compagnies de quartier général (C.Q.G.) fournissent aux états-majors les petits personnels : secrétaires, plantons, dactylos, chauffeurs, cuisiniers, serveurs de mess, domesticité des résidences de fonction, etc.

Dans cette dernière mission, le 1^{er} régiment du train, sis caserne Duplex à Paris, est le plus beau fleuron de l'arme. Il est chargé de fournir au ministère de la Défense, aux grands états-majors de la capitale, aux ministres, aux généraux et à leurs femmes, les employés de bureau et les gens de maison. Il constitue au cœur de Paris un énorme réservoir de confortables planques pour les « fils d'archevêques », terme technique qui désigne les appelés au service militaire obligatoire dépourvus de compétences particulières et d'idéal patriotique, mais non de relations politiques et ressources financières. Le parking de Duplex, en ces temps difficiles de la guerre d'Algérie, était un des plus riches de Paris : petits cabriolets Triumph ou BMW offerts en cadeau d'anniversaire, « Jaguar à maman », « Bentley à papa », voire Mercedes 300 SL, ou ces petites italiennes portant la griffe d'un grand carrossier de Rome ou Milan.

Naturellement, ce recrutement n'a jamais alimenté les unités de corps de bataille en combattants de choc.

— La démobilisation des rappelés commence le mois prochain, expliquait le bon colonel à la jambe de bois. Suivant le plan Bugeaud, la relève de votre bataillon sera assurée par le 1^{er} régiment du train.

Un bataillon d'infanterie alimenté par des fils d'archevêques ! Soudain Jean Marie comprenait le sens des sourires, des regards échangés entre les initiés, l'ironie déférente

des capitaines, la désinvolture des secrétaires eux-mêmes à son égard. On s'était moqué de lui !... Il maîtrisa sa colère en songeant qu'il gardait en réserve une arme secrète et absolue : sa démission. Il était libre de lâcher sa bombe au meilleur moment et sur le plus gros objectif, le général ou, à défaut, son chef d'état-major. Pas sur ce bon lieutenant-colonel invalide, le seul à lui avoir marqué sa sympathie... ou sa pitié. En attendant l'heure froide de la riposte, autant continuer le jeu... par curiosité.

Sur la fiche de situation des effectifs, mise à jour à la date du 15 octobre, le chiffre des officiers d'active présents au corps était de quatre. Pour les sous-officiers de carrière, neuf. Comme ces chiffres étaient écrits au crayon et plusieurs fois gommés, il s'agissait sans doute d'une erreur.

— Non, dit le colonel. Je ne pense pas. Ces chiffres doivent être justes à un près... Beaucoup de cadres sont en position « détaché du corps » comme vous pouvez le voir dans la colonne Observations et références...

Un secrétaire apporta un message « très urgent » : la liste des cadres immédiatement disponibles, demandée le matin au commandement du train en Algérie. Elle était brève et claire, du moins pour le colonel.

« Volontaires pour le 228^e B.I. : NEANT »...

Disponibles immédiatement : suivait une courte liste d'officiers et sous-officiers dont les noms semblaient signifier quelque chose pour le colonel qui s'indigna :

— C'est bien ce à quoi je m'attendais ! Ils nous refilent une collection de bons à rien. Par exemple, ce capitaine M..., un ivrogne à la limite d'âge de son grade... Le lieutenant N... un caractériel à demi fou, proposé par le service de santé pour être placé en disponibilité pour invalidité incurable. Les autres sont tous de même farine !

Le téléphone commença à sonner... Durant l'heure qui suivit le brave lieutenant-colonel fut littéralement assailli de réclamations. Même chez ces épaves, l'annonce de leur mutation au 228^e B.I. provoquait la panique. Chacun avait à faire valoir quelque prétexte pour écarter de lui la menace : inaptitude physique, situation de famille, certificat médical, etc. C'était comique sans donner envie de rire.

Jean Marie assista en spectateur à la déroute de la grande armée ! Il admirait la patience du bon colonel, sa résignation née de la routine.

— Je comprends bien la position des chefs de corps, dit-il. Toutes les unités sont en sous-effectifs. A aucun prix, ils ne lâcheront un bon cadre. Et puis tout le monde dans le train connaît de réputation le 228^e...

En attendant, la solution d'urgence était de rappeler les cadres détachés du corps. La plupart avaient de solides références, stages d'instruction ou maladie... Le capitaine Suzineau, commandant la 1^{re} compagnie du 228^e, se trouvait à Paris depuis quinze jours au moins, caserne Duplex, sur un ordre du commandement du train en Algérie, avec mission de prendre en compte et de ramener le contingent de relève du plan Bugeaud.

— Evidemment, dit le colonel, on aurait pu désigner à cet effet un officier du 1^{er} train... mais le contingent va être mis en route incessamment. Le capitaine Suzineau rejoindra bientôt, début novembre... Par contre, le lieutenant Huron, son adjoint, va être détaché pour suivre le stage de pilote dans l'A.L.A.T., vous le perdrez pour une bonne année au moins...

Le cas du lieutenant Détrituisse¹ était particulier : détaché depuis juin du corps sans ordre de référence. Il fallut toute l'expérience du bon lieutenant-colonel pour le retrouver, en place à la compagnie de Q.G. du corps d'armée d'Alger.

— C'est à deux pas d'ici, dit le colonel. Vous pouvez l'avoir au téléphone.

Jean Marie prit le combiné.

— Lieutenant Détrituisse à l'appareil. Que puis-je pour votre service ?

Le ton était sucré de dévouement, crémeux de respect. Jean Marie se présenta comme le chef de corps du 228^e B.I. et ce fut assez pour déclencher la débâcle !

— Oh non, mon commandant ! Je vous en prie, ne me demandez pas de rejoindre ce bataillon ! D'ailleurs, ma

1. Faux nom pour un personnage authentique.

situation est en cours de régularisation. J'ai un ami au cabinet du ministre... Et puis j'ai les pieds plats...

— Moi aussi, coupa Jean Marie. Cela ne m'empêche pas de marcher. Je vous donne vingt-quatre heures pour rejoindre votre bataillon. Passé ce délai je vous porte comme déserteur.

— Mon commandant ! Mon commandant, je vous en supplie ! Ecoutez-moi ! J'ai une femme et deux enfants. Ma femme est malade...

Parole d'homme, il sanglotait dans l'appareil ! Jean Marie raccrocha. De sa colère rentrée il lui restait un vide à hauteur de l'estomac, une nausée légère... Il faisait nuit sur la ville. Par la fenêtre la brise de mer apportait un air humide et frais. Il frissonna.

Le colonel se leva et en boitillant alla fermer la fenêtre sur la cour. Des voitures de service manœuvraient en ronflant. Il était 19 heures. La journée de travail finie, les officiers de l'état-major rentraient chez eux. Ils allaient retrouver le foyer, la femme, les enfants ou les camarades au bar du mess comme dans n'importe quelle ville de garnison.

De la pièce voisine, le bureau des secrétaires et plantons, parvenaient aussi les rumeurs de la vie : résonances de gamelles, raclement de pieds de chaises, échanges de paroles, exclamations joyeuses...

Pourquoi pensa-t-il au poème de Verlaine dans sa prison : *Cette paisible rumeur là vient de la ville...* De l'autre côté de la cloison, des hommes se préparaient paisiblement à dîner. Jean Marie écoutait la rumeur : « Merde ! Encore du ragoût de mouton !... On ouvre la boîte de pâté ?... Oui, et les maquereaux au vin blanc... Où t'as planqué le jerry-can de pinard ?... Regarde dans l'armoire en fer !... Derrière les dossiers confidentiels officiers supérieurs... »

Le colonel avait l'air absorbé par une idée. Il se grattait son tibia métallique, de la pointe de sa canne, un tic qui trahissait chez lui de l'indécision. Sa voix était également hésitante quand il commença :

— Je vais peut-être outrepasser mes fonctions... Enfin, ce n'est pas à moi de vous le dire... Mais vous paraissez si jeune ! Si... Personne ne vous a parlé sans doute de l'affaire

Malaguti ?... Elle est classée « confidentiel-personnels officiers généraux » !

De l'autre côté, un rappelé devait porter un toast : « A la quille, vingt dieux ! »

C'était une bonne introduction au récit du lieutenant-colonel.

IV

LE PREMIER CERCLE

Hôpital Bégin. Chambre 433. Fête de tous les saints 1980.

A l'heure de la visite, je le trouvai détendu, souriant, une sorte de résurrection.

— J'ai l'impression, dit Jean Marie, de sortir d'un tunnel. J'ai traversé si j'en crois le calendrier, onze jours, onze fois vingt-quatre heures, sans avoir conscience de l'écoulement du temps. Onze nuits le regard collé aux aiguilles du réveil en espérant une aube que je ne voyais pas. Ma conscience était totalement absorbée par la souffrance, coagulée dans la souffrance animale. Cette nuit, ai-je dormi ou étais-je mort ? A l'aurore j'ai émergé à la lumière. Je suis né ce matin !

Pour le ramener tout à fait à la réalité, je lui posai la question restée en suspens : « Pourquoi avoir accepté le commandement de ce bataillon qui semblait terrifier des officiers supérieurs plus anciens, plus compétents, plus sages que lui ? »

A sa réponse, je devinai que sa « renaissance », sans modifier sa vision des faits, avait changé ses références de valeur. Elle lui donnait du détachement, une nouvelle sérénité, je dirais de « l'objectivité » (si je savais le sens de ce mot dans un récit comme celui-ci, entièrement subjectif).

— Dès que le bon colonel eut achevé son histoire, dit-il, j'ai accepté sans hésiter un seul instant... Cela peut vous paraître invraisemblable comme au bon colonel. J'avais toutes les raisons du monde de refuser. Et après un temps de réflexion, comme s'il venait seulement de comprendre,

un quart de siècle après, la cause de son comportement, il reprit : « Toutes les raisons sauf deux. Je n'avais rien à perdre et rien à gagner. J'étais militaire en sursis... ou plutôt pékin en sursis. Ma condamnation à la peine capitale de la vie civile était simplement ajournée. Que je réussisse, que j'échoue, je quitterais l'armée. J'en prenais l'engagement envers moi-même. Cette décision me donnait une liberté de pensée et d'action qui se rencontre rarement dans la vie d'un militaire et encore beaucoup plus rarement chez les civils... Chez les artistes peut-être, ce qu'ils appellent la liberté de création, cette faculté qui les apparente à Dieu. »

Jean Marie n'était pas homme à négliger un tel privilège, qui convenait à son tempérament « quelque peu anarchiste ». Il trouva pourtant une autre raison, celle du cœur, sans lequel les motivations humaines ne sont que calculs.

— Les autres, les officiers de l'état-major, le colonel du 1^{er} hussards qui ne comprenait rien, les scribes et les pharisiens, pouvaient bien ironiser, se gausser de moi, se réjouir d'avance de mon échec. Pas le général Loth ! En sortant du bureau de Lorillot qui venait de m'assener le coup, j'avais lu dans son sourire hermétique la confiance, l'amitié et sa complicité. D'un clin d'œil, il relevait le défi avec moi !... J'aimais bien le petit père Loth. C'est tout !

Ces moments d'attendrissement étant chez lui plutôt rares, je respectai son silence. Quelques secondes plus tard, je compris à son sourire qu'il avait retrouvé son sens de l'ironie. Il revoyait la tête ahurie du bon comptable aux effectifs quand il lui déclara tout uniment à la fin de son récit : « Ces types du 228^e commencent vraiment à me plaire. Vous pouvez faire signer tout de suite mon ordre de mutation. »

— Je fanfaronnais, ajouta Jean Marie, mais j'avais les tripes contractées par la trouille, comme avant de sauter à Diên Biên Phu.



A Alger, Jean Marie logeait chez ses amis Nouvion qui mettaient à sa disposition un studio au sixième étage du 17

de la rue Michelet, avec vue panoramique sur la baie, la basse ville et le port. Au matin du 23 octobre 1956, en s'éveillant, il perçut une rumeur de fête qui montait de la cité.

Quand il téléphona au bureau transport aérien pour connaître l'heure de son parachutage, il tomba sur un lieutenant au ton triomphant qui lui déclara lestement que le jour était mal choisi pour solliciter de l'armée de l'air une telle mission et lui conseilla, avant de lui raccrocher au nez, de prendre connaissance des nouvelles du jour.

L'Echo d'Alger, comme toute la presse, titrait à la une sur l'interception en vol des chefs de la rébellion, Ben Bella et « ses complices », Aït Ahmed, Mohammed Boudiaf et Mohammed Khidder, en fait les principaux dirigeants du F.L.N. « Ce coup de filet à papillons », comme disait un éditorialiste, mettait fin aux désordres provoqués par une poignée de hachellailles désormais sans chef. Alger était en liesse. Pas d'autre sujet de conversation dans le plus populaire bistrot à anisette de Bab el Oued comme dans le salon le plus huppé d'El Biar. Dans la rue, Jean Marie éprouva un sentiment confus d'oppression, de malaise. L'Européen parlait haut, avec une sorte d'arrogance d'autant plus agressive qu'elle succédait à l'angoisse. L'Arabe avait retrouvé son attitude de soumission. Sur le trottoir le « raton » avait intérêt à se tenir à sa place, le ruisseau, quand il croisait un pied-noir.

Ce soir-là, à la table de Simone Nouvion, son scepticisme poli provoqua un incident avec Pierre-Jacques L..., un ultra des plus activistes.

— Cette fois, mon cher commandant, l'interpella ce dernier à travers la table, vous voudrez bien admettre avec nous que la petite rébellion est terminée avec l'arrestation des chefs de bandes, que l'Algérie n'est pas l'Indochine, que le fellagha n'est pas le Viet.

— J'adhérerai sans hésitation à vos conclusions si demain matin, à l'aube, après un conseil de guerre rapide, Ben Bella et ses complices sont passés par les armes.

— En douteriez-vous ? Ces criminels de droit commun seront exécutés après un jugement dans les formes légales car nous ne sommes pas des barbares.

— Je suis prêt à parier le contraire. Car si l'Algérie n'est pas l'Indochine — ce que je reconnais comme une évidence — par contre la IV^e République est toujours la IV^e République, un régime impuissant à conduire une politique de guerre.

— Mais c'est du défaitisme ! s'écria une dame horrifiée.

— Je suis intimement persuadé, dit le commandant, que le gouvernement français, en interceptant Ben Bella et ses compagnons, n'a pas réfléchi aux conséquences. Il a neutralisé simplement les seuls interlocuteurs assez représentatifs pour négocier une solution politique. Aujourd'hui la place est libre pour les ultras révolutionnaires. On a franchi un degré de plus vers la guerre totale des jusqu'auboutistes.

— Dans la bouche d'un officier français ces paroles sont intolérables ! s'écria Pierre-Jacques, traduisant ainsi l'indignation quasi unanime.

Par respect et par amitié pour Simone Nouvion, Jean Marie avait jugé opportun de s'éclipser entre la salle à manger et le salon, en prétextant des raisons de service impératives et urgentes.

En vérité rien ne le pressait. A son échelle, le général avait réglé ce petit problème et oublié le jeune commandant dès que celui-ci avait passé la porte capitonnée de son bureau. Le chef d'état-major avait fait son devoir en établissant les papiers. Et dans l'euphorie générale de ce « magistral coup de filet », qui se souciait du 228^e bataillon ? Peut-être le bon lieutenant-colonel à la jambe de bois, mais Jean Marie ne chercha pas à le revoir. Il vécut les deux jours suivants seul dans la grande ville, évitant les lieux où il risquait de rencontrer des connaissances. Pour son plaisir, une vieille manie de jeunesse, il fouillait les rayons des bouquinistes et passait de longues heures à lire des ouvrages de référence sur l'histoire d'Algérie, tel *le Passé de l'Afrique du Nord*, du P^r Gautier. Une sorte de retraite pour se préparer à la solitude du commandement et du désert.

Il profita d'un convoi routier exceptionnel pour rejoindre Bou-Saâda dans la journée du vendredi.

Une escale était prévue à Aumale, à l'heure du déjeuner,

pour refaire le plein des véhicules et reposer les conducteurs. Le chef d'escadron Jean Marie fut courtoisement invité à la popote du 5^e de spahis à cheval, un régiment fossile oublié depuis la mort de Youssef, le créateur des spahis ; une antiquité pleine du charme désuet et nostalgique des meubles d'époque, qui conservait pieusement les traditions chevaleresques de la cavalerie, noblesse de cœur et élégance d'action, tout un code d'honneur que le F.L.N. refusait de respecter.

Le convoi arriva à Bou-Saâda dans l'après-midi, à l'heure de la prière pour les croyants et du relever de la sieste pour les roumis de l'état-major du secteur. Le colonel Katz reçut aussitôt Jean Marie dans son camion P.C. Il avait pris le C.O.S.A. depuis quarante-huit heures à peine et n'avait pas eu le temps de s'installer dans un bureau.

— Je vous dis tout de suite que je ne connais rien à cette guerre. Mais alors rien du tout, affirma-t-il sans la moindre ironie apparente. J'ai fait la guerre de 1940. J'ai même été blessé. Prisonnier comme tout le monde, je me suis évadé. Mais je n'ai pas fait l'Indochine. J'ai fait l'Ecole de guerre.

Durant toute la conversation, il resta debout, piétinant dans l'espace étroit du camion-bureau, tel dans sa caverne un ours dont il avait la carrure et le balancement.

— Vous comprenez — il commençait toutes ses phrases par cette injonction — j'ai compris tout de suite que pour faire carrière, il fallait absolument que je sois breveté d'état-major. Indispensable pour moi !

Une pensée parasite troubla un instant la réception de Jean Marie : « Si on doute de ton intelligence, fais-la breveter », un conseil traditionnel des anciens aux jeunes ambitieux.

— Je sors du rang, poursuivait le colonel. Engagé à dix-neuf ans par devancement d'appel, non par idéal. J'étais manœuvre dans le bâtiment et complètement illettré. Oui, je suis un enfant trouvé, évadé de l'Assistance publique à quatorze ans. J'ai appris à lire et à écrire dans l'armée. Vous comprenez, quand j'ai commencé ma carrière, je n'avais aucune relation politique pour me pousser.

Katz faisait de la franchise transparente un art pour séduire, manœuvrer sa proie et cacher sa pensée. Tel qu'il

se montrait à Jean Marie dès leur première rencontre, ce colonel si peu conformiste avait tout pour lui plaire. Et il le savait fort bien, d'intuition ou par calcul, après s'être renseigné sur son compte. Sa lourdeur d'ours brun cachait une subtilité de jésuite, sa modestie une ambition féroce.

— Votre bataillon, le 228^e, je l'ai vu. Il ne vaut rien. Mais rien du tout ! Pire que vous ne pouvez l'imaginer !

Si le commandant avait conservé la moindre illusion...

— Mais je suis sûr et certain que vous en ferez un bon bataillon, se hâta-t-il d'ajouter. Si ! Si ! J'en suis sûr. Je vous connais. Je connais vos états de service.

Il ne ménageait ni la rhubarbe, ni le séné en confiture.

— Vous savez commander. Dans ce genre de guerre que je ne connais pas du tout, vous êtes un spécialiste. Et d'ailleurs je compte sur vous pour m'apprendre.

Jean Marie appréciait les sucreries, comme tout le monde, mais cette fois il trouvait la couche de confiture trop épaisse sur la tartine. Katz le sentit tout de suite.

— Non, mais écoutez-moi ! C'est vrai. Il n'y a pas de fausse honte à le reconnaître. Je compte sur vous pour m'apprendre à faire cette guerre. Vous verrez que je suis un bon élève !

Dans sa carrière d'homme de terrain — pour reprendre cette expression à la littérature sportive — Jean Marie avait maintes fois rencontré des chefs inexpérimentés ou des incapables. Bien peu en avaient conscience et aucun ne l'avouait. Katz était le seul. Il était sincère jusqu'au cynisme.

— Vous comprenez on m'a donné le C.O.S.A. parce que personne n'en voulait. C'est comme vous avec ce bataillon... Mais nous allons les étonner. On va remuer le secteur. Faites-moi confiance, on va faire parler de nous à Alger et même à Paris. A l'Ecole de guerre, j'ai appris à rédiger les communiqués de victoire.

Et à ce propos il annonça qu'il avait fait affecter à son état-major un grand journaliste, écrivain et romancier, Serge Groussard, capitaine de réserve rappelé en service, qui serait chargé des relations avec la presse.

Avec le nouveau chef du 228^e bataillon, le commandant du C.O.S.A. rêvait d'interventions, de grandes opérations,

de chevauchées et de chasses à courre sur son immense domaine, du djebel Amour au Hodna, de Bou-Saâda au nord, à El Goléa dans le Sud profond... et de victoires spectaculaires annoncées à son de trompe par un des plus grands romanciers de ce temps !

Pour les basses œuvres de la mission territoriale — la pacification comme disaient certains — il adressa le commandant du quartier de Bordj de l'Agha au commandant de secteur, le très honorable et courtois chef d'escadrons de Minou¹. Celui-ci n'avait fait ni la guerre, ni l'Ecole de guerre.

Comme tous les chefs de corps du secteur qui le prenaient pour la Providence, Jean Marie allait bien sûr le harceler de demandes : matériaux de construction, pièces détachées, véhicules, habillement... Il prit les devants en lui déclarant :

— En ce qui concerne la logistique (expression à la mode dans les grands états-majors), le secteur est dépourvu de moyens...

Dépourvu de tout il ne pouvait rien. « En ce qui concernait le renseignement sur l'ennemi », il ne savait rien ou quasiment rien. Jusqu'à ce jour personne n'avait vu un hors-la-loi dans cette région. Le commandant de secteur ne savait rien mais il connaissait très bien « la psychologie de l'indigène ».

— Ainsi je peux vous affirmer que le fameux Si Ziane, le saint homme qui conduit la guerre sainte, est une vieille légende que depuis des siècles les conteurs arabes chantent sur les places de village, les jours de marché, en échange d'une poignée de menue monnaie.

Minou était gras, discipliné et respectueux. Jean Marie était maigre, insolent et libre. Dès le premier contact une solide antipathie lia les deux hommes « pour le bien du service et l'honneur des armes ». Le colonel Katz le nota durant le dîner qu'ils prirent au mess installé à l'hôtel *Transat* réquisitionné.

Le lendemain, à l'aube, il invita Jean Marie à l'accompagner dans sa promenade à cheval. Après quelques galops

1. Nom d'emprunt, bien entendu, mais personnage authentique.

sur les chemins sablonneux de la palmeraie, le colonel entra dans le vif du sujet sans préambule.

— Minou est un con ! Mais il ne faut surtout pas le lui dire. Même un con ça peut servir, surtout quand on n'a personne pour le remplacer. Il suffit de savoir le manier...

Au retour, ils traversèrent la vieille ville arabe, le ksar, au pas tranquille de leurs chevaux. L'ambiance était lourde. A leur approche des groupes se dissolvaient et disparaissaient par des portes closes derrière des murs aveugles. Le regard des vieillards trop faibles ou trop indifférents pour se cacher les ignorait. Jean Marie éprouvait un malaise. Katz au contraire paraissait insensible, se montrait cordial, saluait les vieux accroupis sur leur seuil, avançait dans cet espace d'hostilité avec l'indifférence épidermique du pachyderme sous les piqûres d'insectes.

Ce 27 octobre 1956 était un samedi et le premier jour du week-end pour Bou-Saâda qui avait conservé ses habitudes de ville touristique. Katz avait invité le commandant à attendre le lundi matin pour rejoindre son bataillon par hélicoptère. La chambre du *Transat* était confortable. La table du colonel attrayante (il pouvait réciter par cœur les dix vignobles de beaujolais ou les noms des neuf Muses, comme un Larousse). Un dîner était prévu pour le soir avec le sous-préfet, les notables européens et leurs épouses...

Brusquement, après la sieste, Jean Marie demanda à rejoindre Bordj de l'Agha. Il avait hâte de « sauter ». Depuis six jours il s'était insensiblement détaché de ce qu'il laissait derrière lui, les êtres et les choses. Il était prêt et les heures vides de l'attente sont longues. Il était pressé d'affronter l'épreuve annoncée, de s'éprouver lui-même.

Katz tenta de l'en dissuader. Le pilote de l'hélicoptère, un jeune gendarme, se montrait réticent. Le plafond bas interdisait de franchir la chaîne du Messaad à l'altitude de sécurité. Il devrait contourner le massif par le col des Voleurs, et l'heure — 17 heures quand ils décolleraient — était un peu tardive pour un retour avant la nuit.

Jean Marie ne supportait pas « le genre aviateur » que se donnaient alors les pilotes de l'A.L.A.T., en avançant des arguments techniques pour refuser un ordre.

— Quand je donne un ordre à un biffin, à un simple voltigeur de pointe il peut aussi me dire que sa mission est techniquement dangereuse, qu'il risque de se faire tuer. Pourtant il exécute sans hésitation et parfois il se fait tuer. Ce sont les risques du métier... Un pilote de l'A.L.A.T. est d'abord un biffin, et son appareil ne vaut pas plus cher que la peau d'un voltigeur de pointe. C'est parce que tu es d'abord un biffin qu'on t'a appris à conduire cet engin, une simple jeep tout terrain. Merci pour ton avis technique. Maintenant, en selle, on part !

Le petit gendarme comprit fort bien ce langage.

Ils suivirent d'abord la route de Biskra qui contournait le massif boisé du Messaad, la dernière forêt avant le désert. Passé le petit col des Voleurs, avant le village de Ben S'rour, le pilote piqua droit sur Bordj de l'Agha, à travers un plateau pris entre les deux chaînes de l'Atlas saharien. Dans la lumière précrépusculaire de cette fin d'après-midi, le poste se dégaga lentement de la grisaille ocre du sable et des cailloux : un maigre bosquet d'acacias autour de la tache verte d'une petite retenue d'eau et en lisière, le carré des bâtiments plats du bordj. La capitale de son royaume suait la tristesse et l'ennui.

Pour contrôler la direction du vent, le pilote fit un tour. Alertés par les ronflements du moteur, des hommes désœuvrés se rassemblaient autour de la plate-forme d'atterrissage.

— Ils devraient dégoupiller une grenade fumigène pour me signaler le vent mais ils s'en foutent, dit le pilote dans l'interphone. Dès que je me pose, mon commandant, je vous demande de sauter. Je ne coupe pas le rotor. La dernière fois ils ont cassé un appareil.

Il ne lui laissa pas le temps de s'éloigner. En redécollant, l'hélicoptère l'enveloppa dans une mini-tornade de poussière. Il en sortit abasourdi et à demi aveuglé.

Le commandant Jean Marie portait la tenue de combat camouflée et le béret amarante des parachutistes. Pour tout bagage, une musette à l'épaule avec sa trousse de toilette et un livre, acheté dans une librairie d'Alger, *les Sept Piliers de la sagesse* de T.E. Lawrence, un poète qui racontait une autre guerre révolutionnaire dans un autre désert.

Autour de lui, à distance de poussière, ils étaient cent ou deux cents hommes formant un cercle parfait, sur plusieurs rangs d'épaisseur. Cent ou deux cents regards convergeaient vers le centre, sur un homme seul, comme les rayons de lumière sur le foyer brûlant d'une lentille... « C'est ce que doit éprouver un insecte fragile sous la loupe d'un entomologiste », disait Jean Marie pour décrire sa première impression.

Le vrombissement du Bell s'enfuyant se dissolvait dans l'espace et le temps. Et le silence retombait, dense, épais, avec la poussière.

Jean Marie avait assez d'expérience du commandement des hommes pour savoir que ce n'était pas le moment d'hésiter, de tergiverser. Il avait quelques secondes pour agir, quelques secondes décisives. Le moindre incident, une raillerie, un lazzi, un éclat de rire et son autorité serait définitivement anéantie... Pourtant, à cet instant, une pensée creva comme une bulle en surface de sa conscience. « Les chiens et les fauves sentent l'odeur de la peur sur la peau des hommes. Les foules aussi... Pourvu que mes glandes sudoripares ne me trahissent pas en sécrétant le musc fatal ! Sinon c'est la curée. » Pour toute armure, quatre petits galons d'argent accrochés au deuxième bouton de sa vareuse et quasiment invisibles...

Il marchait droit vers l'entrée du poste, le regard fixant dans les yeux le garçon qui se trouvait juste sur son chemin... Au dernier moment, pour éviter la collision, celui-ci s'écarta juste assez pour ouvrir le passage. Il sortit les mains des poches et ébaucha une sorte de garde-à-vous. Le commandant s'arrêta sans lâcher son regard et demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

— Durand Pierre... Classe 55/2.

Son attitude s'était sensiblement raidie et il porta la main à son chapeau de brousse.

En dépit de tout, cette meute était bien une troupe. Avec quelques pièces d'uniforme, il leur en restait des réflexes, les ressorts secrets de la discipline... Le commandant lui rendit son salut.

— Durand ! Conduis-moi au bureau du bataillon !

— Suivez-moi, mon commandant... Dégagez, vous autres !

Les autres s'écartèrent. Plusieurs, parmi les plus proches, saluèrent. Deux ou trois s'offrirent pour guider le commandant et l'accompagner. L'un d'eux proposa même de porter la musette... Le premier cercle était franchi. Ce fut aussi simple que cela.

L'entrée du poste était indiquée par un créneau entre deux amorces de murettes en pierre, assez large pour les camions.

— A gauche, mon commandant..., dit Durand. La porte, c'est le bureau du bataillon !

Un adjudant-chef, en tenue de toile, sortit en courant. Il était tête nue et se présenta au garde-à-vous.

— Chef du secrétariat du P.C. Mes respects, mon commandant... Nous avons reçu par télégramme votre avis de mutation, mais nous n'avons pas été prévenus de votre arrivée aujourd'hui.

Le bordj sentait l'abandon. L'agha, seigneur féodal d'Oued Chaïr aussi miséreux que son fief, avait vidé les lieux dès le début des événements. Faute d'entretien, le toit de terre sèche fondait et s'effritait sous les pluies d'automne quand il ne s'était pas déjà effondré. Le P.C. du bataillon occupait une aile du bâtiment dont le toit était encore à demi étanche. Les compagnies logeaient sous des tentes avachies érigées au hasard, à l'intérieur d'une enceinte de barbelés.

— Vous voulez voir sans doute le commandant Caillet ? proposa l'adjudant-chef. Il est dans sa chambre, la fenêtre avec des grilles.

Jean Marie trouva celui qui commandait ce bataillon, au bout d'un étroit couloir obscur, dans une pièce de quatre mètres sur quatre. Jadis, les murs avaient été chaulés comme en témoignaient des plaques blanchâtres et lépreuses et les auréoles des gouttières au plafond.

Le chef de corps du 228^e B.I. venait de se lever à en juger au désordre des couvertures sur le lit Picot, les cheveux blancs ébouriffés, les yeux gonflés... La paume de la main était moite. Sur le dos, la poussière et la sueur coagulées formaient une croûte craquelée comme la terre desséchée

d'un marécage. C'était un homme malade, usé, abandonné comme le bordj. Il commença à gémir.

— Excusez-nous, mon commandant, excusez-moi !... Je ne savais pas. Ici nous ne savons rien !... Rien ne marche... Nous n'avons même pas assez d'eau pour nous laver. Nous devons aller la chercher au barrage, à trois kilomètres, avec une seule remorque citerne...

La nuit tombait et le froid était sec. Il était trop tard pour visiter le poste. Le groupe électrogène était en panne depuis deux jours. Et il faudrait attendre encore plusieurs jours avant de recevoir la pièce à changer... Le verre de la lampe à pétrole sur la table de chevet du commandant était noir de suie et diffusait une clarté de deuil.

Le planton de la popote des officiers, sale comme un peigne, apporta des plats déjà figés par l'air vif. L'adjudant-chef trouva un lit Picot pour le nouveau commandant. « Il n'y a plus de couvertures au magasin, dit-il, mais je vous ai donné une des miennes. »

Après le dîner, ils s'étendirent sur leur lit de camp, chacun dans son angle. La lampe fumait. Caillet préféra la souffler plutôt que de moucher la mèche. Dans l'obscurité, il se sentait plus à l'aise pour parler de ses malheurs.

— Vous savez, j'ai pris le commandement de ce bataillon à Marseille, le matin de son embarquement. Le jour du départ, à Dreux, « ils » ont mis à sac la gare et en cours de transport ils ont cassé trois convois ferroviaires. Mon prédécesseur le commandant de Martinon avait des relations. Il a obtenu d'être muté ailleurs. J'étais le troisième officier désigné en dix jours, pour commander le 228^e B.I. Moi, je n'ai pas eu le temps de me retourner et je n'ai pas de relations. J'ai pris les consignes sur le quai d'embarquement, à Marseille. Un bataillon de C.R.S. « les » encadrait pour « les » empêcher de casser les installations portuaires. Mais ça ne « les » empêcha pas de gueuler et de chanter *l'Internationale*. Ah ! non alors ! Ils gueulaient ! Ils m'injuriaient !

Il était à bout de nerfs¹, geignait, gémissait, cherchant

1. Cet officier fut hospitalisé à l'hôpital du Val-de-Grâce dès son rapatriement.

moins à présenter des excuses qu'à susciter la compassion. Une ou deux fois il pleura sur lui-même. Jean Marie l'écouta jusqu'aux petites heures de la nuit. De toute façon, il faisait trop froid pour dormir sous une couverture râpée. C'est ainsi qu'il apprit bribe par bribe l'histoire de son bataillon.

V

J.M.O. DU 228^e B.I. *Extraits et commentaires*

En référence au décret gouvernemental rappelant au service de la nation les classes disponibles, le 30 avril 1956, M. l'intendant militaire de Versailles dressa procès-verbal de création du 228^e bataillon d'infanterie formant corps.

A la même date est ouvert le *Journal de marche et des opérations*. Extrait : 30 avril. *Les cadres d'active : officiers et sous-officiers désignés pour l'encadrement du 228^e B.I., composé d'une section de commandement de bataillon type T.E.D.P.¹ 507 et de deux compagnies de combat type T.E.D.T. 107, rejoignent Evreux, lieu de formation du bataillon (Corps support G.T. 523).*

Deux autres compagnies de combat sont formées réciproquement à Vernon (Eure) et à Chartres (Eure-et-Loir). Leur programme sera le même que celui de la section de commandement et de la 1^{re} compagnie.

Cadres d'active ? Outre le commandant Charles de Martinon dont le P.-V. de l'intendant nous affirme qu'il « commandait » le 228^e, ils étaient cinq officiers et moins de quarante sous-officiers, pour encadrer quelque six ou sept cents rappelés. Les capitaines Suzineau et Pothier prirent, dans l'ordre d'ancienneté, les 1^{re} et 2^e compagnies. Les

1. Tableau des effectifs et de dotation en matériels. Organigramme et pièce comptable des unités de l'armée. Les T.E.D.P. servent au calcul du budget de l'armée — titre crédits de fonctionnement et d'équipement. Moins le T.E.D.P. comporte de cadres et moins il faut d'argent pour les payer.



TROUPES DE CHOC



L'AUTEUR : Corrézien de 1920, saint-cyrien de 1940, le sous-lieutenant Jean Pouget en 1942 choisit délibérément la résistance. Après la Libération, la 1^{re} Armée et la chevauchée d'Outre-Rhin, ce cavalier de tradition, parachutiste, ira guerroyer en Extrême-Orient jusqu'au saut de la onzième heure sur le camp retranché de Diên Biên Phu. Prisonnier au camp n° 1, il découvrira par la torture et la faim, grâce à "la politique de clémence", la dialectique de la guerre révolutionnaire. Lorsqu'il quittera l'armée, il deviendra grand reporter au "Figaro".

LE LIVRE. - Algérie, octobre 1956. Le chef d'escadron Jean Pouget, alias Jean-Marie, est brusquement désigné pour prendre le commandement "du plus pouilleux des bataillons d'infanterie", la honte de la Grande Famille que l'on cache aux étrangers dans les montagnes désertiques du Sud, en disant de lui : "R.A.S." ! Ce livre révèle ce que recouvre la pudique formule "rien à signaler" : une histoire d'hommes dans la guerre, avec leurs sordides calculs, leurs élans sublimes, leur courage lors de grandes opérations auxquelles rien ne les avait préparés.

Investi des pleins pouvoirs par le haut commandement, dépouillé de toute ambition de carrière, le jeune commandant Jean-Marie acquiert sur ses hommes une telle emprise qu'il les entraînera irrésistiblement derrière lui vers une grande aventure d'Homme.

Le commandant Jean-Marie apporte son acquis indo-chinois dans cette guerre africaine et fatalement il sera amené à l'action politique : "Pénétrer en terrain ennemi, violer le monopole du civil". Cette voie le conduira logiquement à prendre part au mouvement du 13 mai 1958.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 04887808 7



9 782266 013321

ISBN 2-266-01332-7

I - 84 Photo Flament

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

